

Éloge du mentir-vrai

En 539 avant J.-C., Cyrus le Grand conquiert Babylone. Le récit plus ou moins romancé de ce fait d'armes nous est conté par Hérodote, dans le premier livre des *Histoires*, où le roi des Babyloniens s'appelle Labynétos. Dans la Bible, le Livre de Daniel raconte le même épisode, mais Cyrus y devient Darius le Mède. Quant au roi vaincu, il se nomme alors Belshazzar. Les historiens modernes nous apprennent qu'en fait il ne s'appelait ni Belshazzar ni Labynétos, mais répondait au nom de Nabunaïd.

Ces broutilles ne doivent pas nous détourner de l'essentiel : un même épisode apparaît à la fois dans des sources sacrées et des sources profanes. On mesure mal, aujourd'hui, l'importance de ces rencontres pour les hommes des siècles passés, toujours inquiets de trouver chez les païens les preuves ou du moins les signes de la vérité chrétienne, et plus soucieux encore de déchiffrer, dans l'Ancien Testament, l'annonce du Nouveau.

Ce double souci anima toute la vie du librettiste de *Belshazzar*, l'étonnant Charles Jennens (1700-1773)¹, passionné d'Antiquité sous toutes ses formes, mais chrétien fervent, et dont l'une des lectures favorites était la quatrième Églogue de Virgile, ce texte païen qui « annonce » la venue du Christ.

Ce n'est pas un hasard si Jennens se fit construire, dans sa propriété de Gopsall (là même où Haendel composa son *Messie*,

¹ Cf. Ruth Smith, « The achievements of Charles Jennens », in *Music and Letters*, 70, 2, 1989, pp. 161-190.

dont le texte était également l'œuvre de son hôte), une splendide villa palladienne : Palladio, symbole de la Renaissance, donc de l'Antiquité dans la chrétienté. En outre, au-dessus de la cheminée de sa salle de musique, le librettiste possédait un bas-relief représentant Daniel dans la fosse aux lions – c'est-à-dire l'épisode qui suit, dans la Bible, celui de Belshazzar, et qui de surcroît préfigure la résurrection de Jésus². La question de la prophétie de Daniel et de son interprétation était donc cruciale pour le christianisme ; elle a occupé la pensée chrétienne dès ses débuts : Saint Jérôme, là-dessus, a déjà bataillé contre le païen Porphyre. Le débat fut si vif et si durable qu'en Grande-Bretagne, un certain Isaac Newton écrivit, en défense du christianisme, des *Observations sur les prophéties de Daniel*, publiées de façon posthume en 1733, une dizaine d'années avant que Jennens n'entreprenne *Belshazzar*³.

On ignore si le librettiste de Haendel fut un lecteur du Newton exégète biblique. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il participa activement et même farouchement, à sa suite, au combat de la foi chrétienne orthodoxe contre le déisme, alors florissant en Angleterre. Le déisme consistait précisément et largement à mettre en doute l'idée que les prophéties de l'Ancien Testament justifient le Nouveau, et que la venue du Christ soit annoncée par les textes vétérotestamentaires. Tant et si bien que le livret de *Belshazzar* sera une véritable apologie antidéiste : les prophéties de Daniel se réalisent, démontre-t-il, et les auteurs

² *Id.*, p. 176.

³ *Id.*, p. 184, note 135.

païens eux-mêmes en fournissent la preuve. De même, Jennens a-t-il confirmé trois ans auparavant, dans une autre œuvre encore plus célèbre, que Jésus est bien le *Messie* annoncé.

Le livret de *Belshazzar* complète le livre de Daniel afin de mieux administrer sa preuve : lorsque le roi blasphémateur est tué, Daniel annonce à Cyrus que sa venue et sa victoire était annoncée et prévue par le Dieu des Juifs. Quant à Cyrus lui-même, il achève une conversion déjà largement entamée dès le début de l'œuvre. En effet, dans la première partie, il s'était écrié : « Great God ! who yet but darkly known » (grand Dieu ! qui n'est encore connu qu'obscurément). Tout était prêt pour qu'il proclame à la fin de l'oratorio (n° 61) : « Yes, I will build thy city, God of Israel ! » (Oui, je reconstruirai ta cité, Dieu d'Israël !). Et encore : « The God of Israel – (he alone is God) – Hath charg'd me to rebuild his house and city » : « Le Dieu d'Israël – (lui seul est Dieu) – m'a chargé de rebâtir sa demeure et sa cité ».

*

Le luthérien Haendel partageait pleinement les convictions antidéistes de son librettiste, et c'est pourquoi il n'a pas eu de peine à magnifier un tel texte. Notamment, bien sûr, dans les chœurs où se manifeste l'allégresse sereine et puissante d'une foi sûre d'elle-même, cette joie à la fois transcendante et confortable, jupitérienne et bien assise, si caractéristique du compositeur. L'un des chœurs des Juifs (le n° 19), qui se termine sur un « alleluia » digne de celui du *Messie*, ou la fugue grandiose qui conclut la deuxième partie (n° 47), nous

fournissent des exemples de cette joie. Mais la foi de Haendel se manifeste de manière plus convaincante encore dans des moments plus intérieurs, en particulier le « God yet darkly known » de Cyrus (n° 13 c) : une tendresse, un velouté, une sérénité où l'humain et le divin semblent fondus l'un en l'autre ; l'homme ne peut pas douter de l'existence de Dieu, pas plus qu'on ne doute de l'existence d'un être qui nous serre dans ses bras.

Il est une autre scène où paradoxalement la présence divine est discrète alors même qu'elle pourrait être la plus violente et la plus envahissante : la fameuse scène de la main qui écrit les mots prophétiques, annonceurs de la ruine et de la mort de Belshazzar : une montée chromatique en notes piquées, infiniment légères, dans le silence et le suspens. La présence physique et terrible du vrai Dieu est suggérée par les moyens les plus sobres. D'une tout autre manière encore, le rôle de Nitocris, toute en dignité frémissante, en amour maternel et en crainte d'un Jahvé qu'elle connaît déjà si bien (même si c'est « obscurément »), permet à son tour de rendre palpable et sensible, plus que les grands chœurs triomphants, la présence puissante du Dieu des Juifs, la présence aimante du Dieu des chrétiens.

De manière générale, et d'un bout à l'autre de l'œuvre, Haendel accrédite, de tout son génie musical, la profession de foi de Charles Jennens, et donne corps à cette certitude que l'histoire biblique est gagée sur l'histoire profane, que le païen est un chrétien qui ne s'ignore qu'à peine, que Daniel et Cyrus sont frères en la foi. Oui, Haendel a écrit l'oratorio de l'antidésisme.

*

Faut-il le préciser : cette réécriture de l'histoire profane selon les canons de l'histoire sainte est un acte de foi peu compatible avec la réalité historique et les faits réellement advenus. Il est exact que Cyrus, après sa conquête de Babylone, a rétabli dans ses droits un Dieu bafoué par les anciens maîtres de la ville. Mais ce n'était pas le Dieu d'Israël, c'était Mardouk. Nous le savons de science certaine depuis la découverte, en 1879, d'un document appelé « Cylindre de Cyrus », et qui vante en akkadien cunéiforme les vertus de ce souverain, bâtisseur et restaurateur du vrai dieu babylonien, après sa victoire sur le méchant Nabunaïd⁴.

Jennens et Haendel moururent trop tôt pour connaître l'existence de ce cylindre. Mais l'eussent-ils connue qu'ils n'auraient sans doute guère changé d'avis. Les faits, comme on sait, ne changent pas les convictions. D'ailleurs, ne nous empressons pas trop de condamner Haendel ou Jennens du haut de notre modernité critique : le cylindre lui-même a été l'objet de lectures bien fantaisistes : en 1971, le Shah d'Iran, pour les 2500 ans de la monarchie persane, a cru pouvoir le vanter comme un texte fondateur et de la liberté religieuse (et, à ce titre, il en a offert une copie à l'ONU). Quant à Shirin Ebadi, prix Nobel de la paix 2003, elle s'est appuyée impavide-ment sur

⁴ On trouvera une transcription et une traduction anglaise du *Cylindre de Cyrus* sur le site « Livius », de Jona Lendering, prof. à l'Université de Leyde, in http://www.livius.org/ct-cz/cyrus_I/cyrus_cylinder2.html#TEXT.

une traduction répandue, mais parfaitement fautive de ce même texte, pour y lire notre moderne conception du respect des peuples et des personnes...

Autant dire que chaque époque s'arrange pour déchiffrer dans les textes anciens ce que lui dicte la foi du moment. La foi en les Droits de l'Homme est une philologue aussi fantaisiste que la foi chrétienne de l'anglican Jennens et du luthérien Haendel.

Mais ce qui compte, c'est que la vérité de *Belshazzar* n'en est pas affectée, parce qu'elle est d'un autre ordre. Ni historique ni métaphysique, ni scientifique ni religieuse, mais tout simplement humaine : celle de ses personnages, si vivants et frémissants, grâce au texte, grâce à la musique. Les pressentiments de la reine Nitocris, ses intuitions de la vanité des empires et de la fragilité des hommes, les angoisses et les voluptés de Belshazzar, les terreurs et les triomphes des chœurs sont magnifiques de vérité musicale et psychologique. Le librettiste comme le compositeur mettent à nu les ressorts essentiels et universels de notre espèce humaine : le désir, l'ambition, la peur de la mort, et cette envie peut-être plus chevillée à nos corps que toutes les autres – l'envie que le bien soit plus fort que le mal, que la délivrance succède à la souffrance, que la haine ni la mort n'aient le dernier mot. Qu'importe alors que cette noble et belle envie reçoive le nom de Mardouk, de Jahvé, de Jésus, ou d'autres encore. C'est cette envie-là qui fait des hommes des créateurs. C'est elle qui fait écrire, aux meilleurs d'entre eux, de splendides mentir-vrai, comme le *Messie*, ou comme *Belshazzar*.